

DROUET, H

1921

Réponses

Pythagore et les haricots (XXVII, 244 ; XXVIII, 185). — Il n'y a pas que le naturaliste J.-H. FABRE qui se soit occupé des haricots et ait insisté sur l'origine de ce précieux légume. A propos d'études de folklore vendéen, j'ai moi-même abordé plusieurs fois ce problème, *L'origine du légume national des Vendéens* (LA MOLETTE) : *Le Vendéen de Paris*, 1912, n° 10, p. 75. — *Int. des Cherch. et Cur.*, 1902, pp. 290, 885 ; 1905, p. 193.

Dans un article très documenté, j'ai rappelé que l'inventeur de l'origine américaine du haricot était M. WITTMACK (*Congr. des Amér.*, 1888) et le vulgarisateur de cette théorie, M. de CHARANCEY (A. F. A. S., Angers, 1903). M. Fabre n'est venu qu'après...

J'ai conclu que, malgré les auteurs précédents, rien ne prouvait l'origine transatlantique du Haricot de Vendée. Le mot patois, au contraire, de nature celtique, ne plaide qu'en faveur d'une importation de l'Atlantide, pouvant remonter à l'Age du cuivre, d'ailleurs.

D^r Marcel BAUDOUIN.

— V. un article paru dans le *Journal de la Santé*, 23 juillet 1893, p. 78.

R.

— Veut-on permettre à un confrère qui se livre à l'étude comparée des religions primitives, de dire son mot à ce sujet ?

Le tabou de la fève chez les Pythagoriciens — et les Orphiques — a provoqué bien des explications extravagantes, et les plus extravagantes sont encore les explications hygiéniques ou utilitaires. En voici quelques unes.

Un auteur ancien a prétendu que les fèves servaient à voter et que PYTHAGORE avait voulu écarter ses adeptes de la politique. Un autre assurait que la fève donne des flatuosités et qu'elle doit, pour cette raison, être bannie du menu des sages dont elle pourrait gêner les méditations. Au XIX^e siècle, FURTWAENGLER pense que la croyance de Pythagore est indienne (?), et que la défense de manger la fève vient de la crainte de troubler les sacrifices par les flatuosités. LENORMANT ne voit, lui aussi dans le tabou de la fève qu'une prescription alimentaire. LARCHER et SUMMER MAINE sont d'avis que les prescriptions de ce genre, d'abord raisonnables, c'est-à-dire d'ordre scientifique (1), dégénérèrent peu à peu en superstitions, en usages déraisonnables.

Ces vues sont tout à fait en dehors de l'histoire et du bon sens : comme si la superstition n'était que la dégénérescence d'une science primitive, peu à peu oubliée ! Tout cela est absurde. Revenons aux arguments sérieux.

Et tout de suite, notez que Pythagore ne considérait pas la fève comme malsaine, — mais comme sacrée — ce qui est bien différent. Un des biographes du philosophe (DIOGÈNE LAËRCE) raconte, en effet, que, lors du soulèvement de Crotone, comme le législateur

fuyait les insurgés, il rencontra un champ de fèves, et que, ne voulant, ou n'osant pas écraser ces plantes saintes, Pythagore fit un détour, qui permit aux poursuivants de le joindre et de le tuer (suivant la tradition la plus acceptable).

Donc, en plein pays pythagoricien, on cultivait les fèves, mais on ne les mangeait pas : c'est qu'on ne les considérait pas comme impures, mais comme sacrées.

Le fait précédent entraînerait à des développements très longs, mais bien curieux, sur l'origine religieuse des tabous en général. Qu'il suffise de noter ici que l'antériorité du fait religieux sur le fait scientifique est de toute évidence, comme cela doit être, au reste, *a priori*.

L'anecdote ci-dessus prouve, en outre, que l'interdiction de manger la fève n'est que secondaire ; ce qui est primitif, c'est la défense de tuer cette plante, défense si impérative qu'elle entraîna la mort de Pythagore.

Ce tabou, quelle est son origine ? le Dr CHADZYNSKI a donné (dans le n° 6 de la *Chronique*, 1921) une explication qui a quelque vraisemblance, à première vue. Sans s'en douter, je crois, il fait entrer le tabou de la fève dans la classe des tabous sexuels, en invoquant la ressemblance de la fève et du testicule et l'origine égyptienne de ce tabou. Mais, pour l'admettre, il faudrait, au préalable, démontrer l'identification de la fève avec une divinité animale ou anthropomorphe, dont les cérémonies auraient comporté des rites sexuels. Or, rien dans les faits ne permet de se ranger à cette opinion. Ce tabou se retrouve bien en Egypte, mais on est sûr que Pythagore ne le lui a pas emprunté. D'autre part, de nombreux indices prouvent que ce tabou a été très répandu en Italie à une époque bien plus ancienne que le pythagorisme. Le *Flamen dialis* ne devait ni manger, ni nommer la fève (tabou du nom). Certain clan latin avait pris le nom de la fève (peut-être comme clan totémique), clan des *Fabii*. Au cours des *Lemuralia*, le père de famille romain jetait des fèves derrière lui, en pâture aux ombres, croyant ainsi se racheter et racheter les siens. Je ne prétends pas que le tabou de la fève soit d'origine totémique ; la preuve n'est pas faite, et l'on sait que de nombreux tabous ont une autre origine.

Cependant, il est apparent que, dans le tabou de la fève, il y a comme un souvenir d'une ancienne équivalence entre une espèce de plantes et un groupe d'hommes. On comprend dès lors toute la portée du vers orphique, qui assimile l'acte de manger (c'est-à-dire tuer) une fève à celui de manger la tête d'un de ses parents. L'idée de la métempsychose ou de la transmigration, si répandue chez les primitifs, pourrait tenir à la croyance de la fraternité existant entre un groupe humain et une espèce végétale ou animale. Diogène Laërce dit avec raison que l'interdiction de toute nourriture animale, chez les Pythagoriciens, est fondée sur l'opinion qu'ils soutiennent de l'identité de nature entre l'homme et les bêtes. Dans

les littératures classiques, chez les primitifs anciens et modernes, les traces abondent d'une vieille croyance à l'intimité entre les hommes et les animaux, idée que la fable nous a transmise sous des formes prodigieusement variées.

Dr Henry DROUET (Paris).

Origine du mot « omelette » (XXVII ; XXVIII, 61). — « Bien des personnes écrivent *aumelette* ; d'autres *amelette*. Les deux plus forts lexicographes, DAXET et JOUBERT, écrivent de l'une et l'autre manière, et ils ont tort. Je ne dirai rien de MÉNAGE, qui, sur ce mot, comme sur une foule de locutions aussi communes, déraisonne complètement. LAMOTTE LE VAYER, et à son exemple RICHELET et RESTAUR, ont bien fait, à mon avis, d'écrire *omelette*.

Mais ils n'ont pas aussi bien réussi dans l'étymologie qu'ils donnent de cette expression, quoiqu'elle paraisse bien vraisemblable.

Ils prétendent qu'*omelette* signifie *œufs mêlés* : cela n'est pas juste, et je n'en crois rien. Voici une explication qui me semble plus véritable, plus littéraire, quoique aucun dictionnaire, ni aucun auteur que j'esache, ne l'ait mise en avant. « Omelette » doit dériver de ces mots latins : *ova mellita*, œufs miellés ; car, dans le principe, et longtemps avant qu'on ne connût l'usage du sucre, on mangeait les œufs battus et brouillés avec du miel, comme on les a mangés, dans la suite, mêlés avec du sucre. C'était une friandise chez les Romains ; on se régalaient avec des œufs miellés, *ovis mellitis* ; on s'invitait mutuellement à venir manger des œufs miellés, *ova mellita*, comme à accepter du pain miellé, *panem mellitum*, qui était le pain d'épice de nos jours. Je ne sais où j'ai lu que LESBIE semblait à son ami douce et bonne, comme une omelette. Mais je me souviens bien que notre GUI PATIN, l'homme le plus prétentieux et le plus recherché quand il s'agissait de latin, écrivait à THOMAS BARTHOLIN, qu'il avait reçu sa lettre, laquelle lui avait paru aussi suave, aussi délicieuse que la plus délicate des omelettes : *tuam accepi omelitissimam epistolam*. Patin, comme on le voit, aimait l'omelette, et ne trouvait rien de plus doux au monde. De son temps, on ne devait plus en faire avec du miel, mais il parlait comme un amateur de l'antiquité et comme le père de CHARLES PATIN, l'un des plus savants numismatographes du XVII^e siècle.

« Déjà, longtemps avant les Patins, on faisait des omelettes au lard : témoin celle pour laquelle CLÉMENT MAROT, dénoncé par sa propre maîtresse, à qui il en avait fait manger un vendredi, fut tenu pendant neuf mois en prison, où il composa ces plaisantes stances, dont je ne rapporterai que le passage suivant :

A je ne sais quel papelard
Elle alla dire tout bellement :
Prenez-le, il a mangé le lard.

« Il paraît que l'omelette fut jadis le premier aliment qu'on osa donner aux convalescents ; comme aujourd'hui, chez nos voisins,